

Lunds Universitet
Språk- och Litteraturcentrum
Franska
Handledare: Margareth Wijk
Examinator: Margareth Wijk

FRAK01
HT 2008

Des Valeurs Classiques

Une comparaison entre les *Pensées* de Pascal et les *Fables* de La Fontaine

Linnea Fransson

Table des matières

I.	Introduction	2
	a. Le but	2
II.	Le XVIIe siècle.....	3
	a. Les salons et la préciosité	4
	b. Le contact avec Port-Royal	5
	c. Le courant libertin	7
III.	Le classicisme	9
	a. L'Antiquité et la mythologie	9
	b. L'Idéal humain	11
	c. La bienséance	12
IV.	<i>Pensées et Fables</i> : une comparaison thématique.....	14
	a. La critique envers la société	14
	b. La force et la justice	16
	c. Le philosophe et le fabuliste	17
V.	Conclusion	19
	Bibliographie.....	20

I. Introduction

Pendant les premières années de la deuxième moitié du XVII^e siècle, deux grandes œuvres françaises furent publiées pour la première fois: les *Pensées* de Pascal et les *Fables* de La Fontaine. Tandis que le premier ouvrage est un recueil de textes philosophiques, le dernier est un recueil de fables écrites en vers. Cependant, les deux réussirent également à captiver l'attention et l'intérêt de plusieurs lecteurs du monde entier pendant les siècles jusqu'à aujourd'hui.

Le mathématicien et philosophe, Blaise Pascal (1623 – 1662), mourut avant de terminer ses *Pensées* et ne vit jamais son œuvre publiée, laissant un travail pénible à ceux qui se chargèrent de sa publication. L'auteur ne laissa que des liasses collées sur de grandes feuilles et sans aucun ordre. Conséquemment, les éditeurs de Port-Royal ne put la publier qu'en 1670, après avoir fait « des atténuations, des corrections, des suppressions¹ » nécessaires.

Jean de La Fontaine (1621 – 1695), lyrique connu déjà dans son temps, publia ses *Fables* en trois recueils, dont le premier parut en 1668. Inspiré par les textes des célèbres écrivains de l'Antiquité et étonné par les valeurs de la société de son temps, La Fontaine réussit à créer des textes qui amusèrent le lecteur en même temps qu'ils moquèrent des défauts du peuple et de son gouvernement.

L'un fut inspiré par la religion et l'autre, par les textes anciens. Cependant, malgré les différences générales entre les deux ouvrages, leur thème est le même. Ni Pascal ni La Fontaine ne manquèrent pas de révéler leurs perspectives sur la vie et sur l'homme et de critiquer la société de leur siècle. En outre, il ne faut pas oublier qu'autant les *Pensées* que les *Fables* sont considérées comme des représentants du courant littéraire de leur époque, le classicisme.

a. Le but

Le but du mémoire est donc de trouver les possibles similarités entre les deux œuvres et de comprendre les facteurs fondamentaux qui leur menèrent à écrire. Avant de faire une comparaison thématique entre les *Pensées* de Pascal et le premier recueil des *Fables* de La Fontaine, on étudiera des différentes valeurs du XVII^e siècle qui exercèrent une forte influence sur la pensée des auteurs. De la même façon, on examinera la présence du classicisme dans leurs textes et leur langage.

¹ Heyndels Ralph, *La pensée fragmentée – Discontinuité formelle et question du sens*, Pierre Mardaga, 1985, p. 111.

II. Le XVIIe siècle

Riche en contradictions, le XVIIe siècle peut être placé entre l'Édit de Nantes, en 1598, et la mort de Louis XIV, en 1715². En même temps que le XVIIe siècle fut tourmenté par des tensions religieuses et politiques, il fut le siècle d'une vie culturelle florissante. Les grands événements qui prirent place dans cette période changèrent toute l'histoire d'une nation et donnèrent au siècle le titre du « Grand siècle ».

Avec l'assassinat d'Henri IV en 1610, la paix entre Catholiques et Protestants, officialisée par l'Édit de Nantes, fut négligée et les conflits et les rivalités continuèrent. L'autonomie des Protestants fut jugée dangereuse par certains Catholiques et leur statut affaiblit. L'instabilité politique n'améliora pas la situation et une guerre fut prête à éclater. Les années entre la mort d'Henri IV et l'ascension de Louis XIV au pouvoir en 1661 furent troublées par l'existence de rivalités autour du pouvoir. Celui-ci est caractérisé par le règne de Louis XIII (1617 – 1643) et par les régences de Marie de Médicis (1610 – 1617) et d'Anne d'Autriche (1643 – 1661)³.

À cause de la versatilité du pouvoir, le pays se retrouva en désordre. Le cardinal Richelieu, principal ministre de Louis XIII, arriva au pouvoir en 1624 et commença à remettre l'ordre dans les affaires du royaume. Cependant, sa mort en 1642 et la seconde régence provoquèrent une révolte de l'aristocratie contre le pouvoir royal, *la Fronde* (1648 – 1652), qui fut combattue par Mazarin, le successeur de Richelieu⁴.

Avec la mort du ministre, en 1661, Louis XIV devint le roi d'une monarchie rétablie. Son long règne absolu n'oculta pas la persistance des conflits religieux et la misère du peuple, mais l'expansion territoriale, le prestige de la monarchie et la magnificence de la vie de cour lui donnèrent le titre de *Roi-Soleil*.

Amant de l'art et de la culture, le Roi-Soleil promut les artistes et leur assura sa protection en revendiquant le monopole du mécénat. D'ailleurs, la monarchie mit en place plusieurs Académies qui imposèrent des codes et modèles qui incitèrent et surtout qui contrôlèrent les arts et la pensée de l'époque⁵.

Dès le règne d'Henri IV, les nobles intéressés à la psychologie et la littérature se réunirent dans les salons de l'aristocratie pour partager leurs réflexions en même temps qu'ils s'amusèrent avec des diverses activités. Cette habitude se développa et laissa la place à un

² Sabbat Helene, *Littérature 2de : Textes et méthode*, Hatier, 1996, p. 90.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ op.cit. p. 127

nouveau courant, la *Préciosité*. Le thème préféré par les précieux était l'amour, et sa langue était riche d'images et de périphrases.

a. *Les salons et la préciosité*

Selon Antoine Adam, la Préciosité ne surgit en France qu'en 1654, lorsqu'il apparaît un nouvel idéal de femme, ce que les contemporains appelèrent *la précieuse*. « À cette date l'image de la Précieuse est donc simple et nette. La Précieuse est une femme ou une fille qui se méfie des galants et ne veut pas imiter les coquettes et les dévergondées. Mais qui ne veut pas non plus passer pour prude⁶. »

Avec le temps, ce mot perdit son sens originel et devint une certaine attitude et façon de parler exagérée et pleine de sentiment. Conséquemment, le nom « précieux » caractérisait quelqu'un qui fréquentait un des salons aristocratiques et parlait une langue abstraite et remplie de métaphores et comparaisons.

Habitué des salons, Jean de La Fontaine était d'abord un précieux. Avant les *Fables*, il écrivit ses premiers vers selon les concepts de la préciosité. La Fontaine apparut pour la première fois dans le cercle littéraire en compagnie d'autres écrivains, comme le poète Maucroix et l'historiographe Pellisson. Néanmoins, dès le début, il se distingua parmi ces gens lettrés par la tendresse romanesque de son caractère⁷. L'amitié avec Pellisson lui rendit l'opportunité de connaître le surintendant des finances Foucquet. Quelques ans plus tard, La Fontaine se trouva au service de celui-ci et lui écrivit des ballades et des dizains.

Lorsque Louis XIV arriva au pouvoir en 1661, Foucquet fut arrêté et Pellisson emprisonné. La perte de son patron et de son ami affecta La Fontaine profondément. Privé de protecteur et de pension, La Fontaine fut obligé à chercher protection chez des femmes riches qui s'intéressaient à la culture. De cette façon, il put continuer à écrire, et vers la fin de la décennie, il publia le premier recueil de *Fables*⁸, où il exposa son dégoût envers le gouvernement, son malheur après l'arrestation de Foucquet et son espoir que celui-ci revienne aux affaires⁹.

Si La Fontaine alla aux salons de Mme de Lafayette et de Mme de Sévigné, Blaise Pascal fréquenta un salon galant de la ville de Clermont, où la maîtresse de maison imitait les

⁶ Adam Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle – Tome II. L'Époque de Pascal*, del Duca, 1951, p. 27.

⁷ op.cit. pp. 109.

⁸ Le premier recueil des *Fables* est équivalent aux livres I – VI des éditions d'aujourd'hui.

⁹ Adam Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle – Tome IV. L'Apogée du siècle. La Fontaine, Racine, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné*, del Duca, 1954, pp. 32.

coutumes et l'élégance des salons de Paris. Cette fréquentation appartient à la période mondaine de la vie de Pascal, entre 1649 et 1654¹⁰.

Après la mort du père et l'entrée de sa petite sœur au Port-Royal, Pascal perdit sa foi et sentit que sa vie est devenue « vide »¹¹. À la recherche du sens « qui manque », Pascal s'attira à la vie mondaine et commença une nouvelle vie loin de la religion. Mais cela ne dura que quelques années, puis qu'en 23 novembre 1654, il eut une révélation intellectuelle qui lui éclaira la vision du monde.

Pendant la période mondaine, Pascal apprit que les personnes sont vaines et vivent une existence fautive en cherchant la paix de l'âme dans une existence divertie¹². Il décrit ses expériences et observations de cette période dans les *Pensées* :

« Vanité.

Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs. Cela est admirable¹³. »

b. Le contact avec Port-Royal

L'abbaye de Port-Royal, localisée à Paris dès 1625¹⁴, était le centre du mouvement janséniste dans le XVIIe siècle. Les religieux jansénistes suivaient une doctrine chrétienne pleine de règles qui étaient considérées radicales par ses contemporains. D'après le jansénisme, l'être humain est dépendant de la religion et de la grâce de Dieu. Dans son ouvrage, Adam résume les dogmes de cette doctrine dans une conclusion morale et pratique : « [...] la vie de l'homme doit être toute religieuse, elle doit être une sorte d'anéantissement du fini dans l'infini, de l'éphémère dans l'éternel¹⁵. »

Pascal entra en contact avec Port-Royal et le jansénisme pour la première fois à l'âge de 24 ans. Son père, Étienne Pascal, fut victime d'un accident en 1646 et fut soigné par deux Messieurs de Port-Royal qui parlèrent à la famille Pascal de leur religion pendant les visites. Étienne Pascal se convertit le premier et après lui ses trois enfants. Jusqu'à ce moment, les

¹⁰ Adam, 1951, p. 229. op.cit.

¹¹ Heyndels, 1985, p. 105. op.cit.

¹² Ibid.

¹³ Pascal, *Œuvres complètes, Pensées*, Seuil, 1963 (Lafuma 16, Fr.Br. 161). L'Édition utilisé dans ce mémoire est celle de Lafuma, qui suit la *Copie des Pensées (B.N. ms. 9203)*, qui respecte l'état des papiers laissés par Pascal. Fr.Br. est la version française de l'édition du philosophe Brunschvicg. L'édition Brunschvicg procède par logique analytique et commence par les pensées laïques.

¹⁴ Adam, 1951, p. 187. op.cit.

¹⁵ Adam, 1951, p. 203. op.cit.

Pascal avaient séparé la religion et la raison. Selon Etienne Pascal, « [...] tout ce qui est l'objet de la foy ne le scauroit estre de la raison¹⁶. »

Enthousiasmés par la nouvelle découverte, Pascal et sa sœur cadette, Jacqueline, lurent les écrits d'Arnauld et de Saint-Cyran et entendirent les sermons de l'idéologue janséniste Singlin à Paris. Des années plus tard, après la révélation de 1654 et la redécouverte du jansénisme, les mots lus et écoutés sur Dieu et la religion l'inspirèrent à écrire les *Provinciales*, publiés entre janvier 1656 et mai 1657, et les *Pensées*, qui ne furent publiées qu'après sa mort en 1662.

Nonobstant, malgré les polémiques des *Provinciales*, rien n'indique qu'il s'allia à Port-Royal et devint un d'eux. Adam éclaircit dans son ouvrage que Pascal « [...] ne partageait ni leurs illusions, ni leur goût du compromis [...] ¹⁷» et y ajoute ensuite qu'il préférait le catholicisme augustinien¹⁸. Il se resta pourtant un ami de Port-Royal et la pensée janséniste est incontestablement vivante dans les *Pensées* :

« APR. Grandeur et Misère.

La misère se concluant de la grandeur et la grandeur de la misère, les uns ont conclu la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur, et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être (d') autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut, et les autres au contraire. Ils se sont portés les uns sur les autres, par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot l'homme connaît qu'il est misérable. Il est donc misérable puisqu'il l'est, mais il est bien grand puisqu'il le connaît¹⁹. »

La Fontaine, qui était aussi fasciné par les mots de saint Augustin, s'intéressa aussi aux écrits de ce saint chrétien. « On a dit du XVIIe siècle qu'il est en France ' le siècle de saint Augustin '. », soutient Marc Fumaroli dans la préface de l'ouvrage *Jean de La Fontaine – Œuvres – Sources et Postérité d'Ésope à l'Oulipo*²⁰. Avant de devenir chrétien, Saint Augustin fut d'abord un rhéteur et un néoplatonicien, et son art de persuader imprégna l'esprit de La Fontaine.

Cette empreinte augustinienne lui permit de faire les premiers contacts avec les Messieurs de Port-Royal lorsqu'il fut séminariste à l'Oratoire de Paris pendant deux ans. Les liens entre

¹⁶ Adam, 1951, pp.220. op.cit.

¹⁷ Adam, 1951, p. 249. op.cit.

¹⁸ Le catholicisme augustinien, qui suit l'idéologie du saint Augustin, croit que la liberté de l'homme se situe au-delà de la conscience humaine. L'élan de l'amour est soulevé par la grâce de Dieu et adhéré à l'ordre divin. (Adam, 1951, p. 204)

¹⁹ (Lafuma 122, Fr.Br. 416)

²⁰ Versaille André, *Jean de La Fontaine – Œuvres – Sources et Postérité d'Ésope à l'Oulipo*, Éditions Complexe, 1995, p. IX, (Préface par Marc Fumaroli).

La Fontaine et Port-Royal sont tout à fait imprécis, cependant il est connu que le poète les aida avec des traductions du latin en français. En 1665, le premier volume en français du *De Civitate Dei* fut publié par l'éditeur janséniste Pierre Le Petit et les vers cités par saint Augustin furent traduits par La Fontaine²¹.

Agacé par la crise de la poésie de son temps, La Fontaine se tourne vers la littérature ancienne. Il est possible que ce soit grâce à sa familiarité avec Port-Royal que La Fontaine eut dans les mains une version en français des *Fables* de Phèdre. C'était Louis-Isaac Le Maistre de Sacy, un des Messieurs de Port-Royal et le futur traducteur de la « Bible de Port-Royal », qui se chargea de sa publication²².

Le premier recueil des *Fables*, publié en 1668, est plus influencé par les fables de Phèdre et d'Ésope que les deux suivants. La dominance de Phèdre est plus grande dans les quatre premiers livres et sa pensée, qui ressemble à la pensée janséniste de Port-Royal, est visible dans les fables. On trouve un exemple dans la fin du *Paon se plaignant à Junon*, la douzième fable du livre deuxième. Là, la déesse Junon se montre insultée par le paon qui n'était pas content avec les qualités que les dieux l'avaient donné. Le pauvre animal ne peut rien faire puisque sa vie est dans les mains des dieux :

« [...]

Tout animal n'a pas toutes propriétés.

Nous vous avons donné diverses qualités :

[...]

Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,

Je t'ôterai ton plumage²³. »

c. *Le courant libertin*

À part ses liens avec Port-Royal et son amitié avec Racine et d'autres jansénistes, La Fontaine avait aussi dans son cercle d'amis des esprits libres, comme Molière. Aussi bien que le dramaturge, La Fontaine méprisait les dogmes, l'ascétisme et l'hypocrisie de la religion pratiquée en France dans son temps. Et puis, son intérêt à la littérature l'entraîna à lire Rabelais, Des Périers et Théophile²⁴. Toutefois, La Fontaine n'était pas libertin. Au contraire, il n'approuvait pas les concepts d'un penseur libre. Il le déclara dans une lettre qu'il écrivit à

²¹ Adam, 1954, p. 20, op.cit.

²² Versailles, 1995, p. XXII (Préface par Marc Fumaroli). op.cit.

²³ La Fontaine, *Œuvres Complètes I – Fables, contes et nouvelles*, Éditions Gallimard, 1954, p. 66.

²⁴ Adam, 1954, pp.13. op.cit.

Saint-Evremond : « Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin²⁵. » En outre, rien n'indique qu'il était athée, mais le contraire, qu'il crut toujours en Dieu, l'Auteur du monde²⁶.

Quant à Pascal, il avait aussi des amis libertins. Pendant ses années de vie mondaine, il se lia avec des gens de la pensée libre et maintint l'amitié avec certains d'entre eux jusqu'au dernier jour de sa vie. Même avant la date de 1654 il était en contact avec des libertins et des humanistes à cause de ses recherches scientifiques et mathématiques²⁷.

Le contact avec les penseurs libres lui montra leur façon de penser et leur perspective du monde. Il apprit la meilleure manière de les persuader et l'utilisa, avec les procédés de la rhétorique ancienne, dans ses *Pensées*²⁸. Étienne Périer, l'ainé de ses neveux, le confirma dans la préface de l'édition de Port-Royal, publiée en 1670 :

« C'est-à-dire qu'il voulait plus travailler à toucher et à disposer le cœur, qu'à convaincre et à persuader l'esprit, parce qu'il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le cœur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi, et que, pourvu que l'on pût lever ces obstacles, il n'était pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvaient le convaincre²⁹. »

D'ailleurs, c'était à cause de cette affinité avec les libertins entre 1649 et 1654 que Pascal fut motivé à écrire ses *Pensées*. En réalité, la volonté d'écrire un texte pareil existait déjà en 1647, mais il ne se dédia à ce projet qu'en 1658³⁰. En suivant les règles esthétiques du classicisme, Pascal accomplit une œuvre qui ouvrirait les yeux des athées de son époque à la religion chrétienne.

²⁵ Ibid.

²⁶ Ibid.

²⁷ Adam, 1951, p. 218-220 et 223-227. op.cit.

²⁸ Adam, 1951, p. 271. op.cit.

²⁹ Pascal, 1963, p. 499. (Préface de l'édition de Port-Royal). op.cit.

³⁰ Adam, 1951, p. 272. op.cit.

III. Le classicisme

Le début de la deuxième moitié du XVII^e siècle fut caractérisé par une génération d'écrivains qui différaient des Baroques et des Précieux. Unis par l'essence et l'idéal du Classicisme, les écrivains des années 1660, tels que Molière, Racine, Boileau etc., ne se ressemblaient pas par leurs personnalités et leurs œuvres³¹.

Inspirés par la culture ancienne et la mythologie gréco-romaine, les Classiques illustraient leurs ouvrages avec l'exotisme antique. Leurs personnages devinrent des exemples de l'idéal humain et la langue suivait les critères de la bienséance. À la recherche de l'idéal esthétique et humain, ils essayèrent de créer un idéal littéraire qui, en accord avec l'ambition monarchique du siècle, produirait des chefs-d'œuvre dans la langue française dignes de la grande tradition antique³².

a. L'Antiquité et la mythologie

Depuis la Renaissance, les fables de l'Antiquité avaient reçu une attention spéciale des érudits qui avaient commencé à les grouper et publier en divers recueils. Il y eut plusieurs traductions des fables grecques aussi bien en français qu'en latin. Névelet, par exemple, rassembla en 1610 les fables d'Ésope, d'Aphthonius et de Babrius dans un seul gros recueil³³. De tous les fabulistes grecs, Ésope était le plus populaire parmi les écrivains de l'époque.

Cependant, comme le professeur Adam confirme dans son ouvrage, la popularité des fables rendit moins intense vers le XVII^e siècle, puisque l'époque de l'humanisme était finie. Lorsque La Fontaine prit sa plume pour écrire ses propres fables, les critiques de la nouvelle génération d'écrivains ne parlaient des fables qu'avec dédain³⁴. Mais cela ne l'empêcha d'écrire et de chercher des sources d'inspiration chez deux fabulistes grecs : Ésope et Phèdre.

Son intention était d'abord de retravailler un genre ancien de façon à en créer un nouveau. Mais le professeur Fumaroli déclare qu'il y avait d'autres raisons qui lui menèrent à se tourner envers l'Antiquité. Il assure que La Fontaine écrivit les *Fables* non seulement avec le but d'entretenir le lecteur, mais aussi avec l'objectif de provoquer indirectement sa société et ses contemporains :

³¹ Sabbat, 1996, p. 185. op.cit.

³² op.cit. pp. 185.

³³ Adam, 1954, p. 34. op.cit.

³⁴ Adam, 1954, p. 37. op.cit.

« Ésope était un excellent masque pour La Fontaine et pour son ironique sagesse. La fable-emblème était une forme attrayante et ingénieuse pour faire passer son message sans la moindre provocation, et le faire entendre par ses véritables destinataires sans que les lecteurs privés d'une oreille fine fussent ni inquiétés ni déçus³⁵. »

De la même façon que La Fontaine tenait les fables d'Ésope et de Phèdre comme les sources principales de son œuvre, Pascal s'inspira entièrement de l'Évangile pour écrire ses *Pensées*. Il nomma et récita l'Écriture Sainte dans son ouvrage plusieurs fois. Néanmoins, le livre chrétien n'était pas le seul à être mentionné par Pascal.

Fils d'un homme sage et intellectuel, Pascal eut contact avec des textes antiques et lut aussi bien des mythes que des écrits philosophiques grecs. Même qu'il soit pour critiquer la pensée de l'Antiquité et pour promouvoir le christianisme, Pascal fit référence à cette connaissance. Dans une de ses pensées, il cita la fameuse Iliade d'Homère pour faire une comparaison entre cette œuvre et la Bible :

« [...] Homère fait un roman, qu'il donne pour tel et qui est reçu pour tel ; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un divertissement ; il est le seul qui écrit de son temps, la beauté de l'ouvrage fait durer la chose : tout le monde l'apprend et en parle ; il la faut savoir, chacun la sait par cœur. [...]

Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte ; ainsi les livres des sibylles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, sont faux et se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains.

Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette dans le peuple, et un livre que fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple³⁶. »

Étant philosophe lui-même, Pascal ne manqua pas de défendre les philosophes grecs comme Platon et Aristote. Selon lui, leur philosophie et leur façon d'exposer leurs pensées était l'idéal pour leur époque. En critiquant la mentalité du peuple, Pascal considéra les philosophes grecs comme des exemples de l'idéal humain et des connaisseurs de l'art de plaire :

« On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis. [...]

S'ils ont écrit de politique c'était comme pour régler un hôpital de fous.

Et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils

³⁵ Versailles, 1995, p. XXXIV (Préface par Marc Fumaroli). op.cit.

³⁶ (Lafuma 436, Fr.Br. 628)

parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entrent dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se peut³⁷. »

b. L'idéal humain

Pascal ne fut pas le seul à écrire sur l'idéal humain dans son ouvrage. Les Classiques introduisirent dans leurs œuvres un type humain idéal et absent de qualités négatives. « L'honnête homme » s'incarna non seulement chez les personnages, mais aussi chez les écrivains eux-mêmes. De toutes les qualités présentes chez l'honnête homme, la principale était de plaire, et celle-ci était considérée vitale par les Classiques³⁸.

De différentes façons, Pascal décrira sa propre vision de l'idéal humain dans ses *Pensées*. Hormis l'art de plaire, ce qu'il fallait pour atteindre cet idéal c'était la foi chrétienne. L'être humain, aux yeux de Pascal, était misérable et orgueilleux. L'homme qui croyait en Dieu sans connaître sa propre misère devenait orgueilleux, tandis que celui qui connaissait la misère sans croire en Dieu n'avait aucun espoir. Pascal conclut donc que la foi en Jésus Christ était la seule solution étant donné qu'on y trouve autant Dieu que la misère humaine³⁹.

D'ailleurs, Pascal ne manqua pas non plus de plaire au lecteur avec ses mots. Sans dévaloriser l'intelligence du public des *Pensées*, il les écrivit d'une telle façon que le lecteur puisse prendre une conclusion personnelle sur lui-même et sur le message de l'œuvre. Étienne Périer donne son interprétation du texte de son oncle :

« [...] il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître et au-dedans et au-dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est⁴⁰. »

D'une manière moins évidente, La Fontaine présenta sa vision de l'idéal humain dans ses *Fables*. Il critiqua les défauts des hommes dans ces textes et instruisit le lecteur avec une moralité à la fin. Dans le premier recueil, il parla des conséquences drastiques que les qualités négatives comme l'art de mentir et la vanité faisaient dans la vie. Comme Pascal, il laissa au lecteur l'opportunité d'une interprétation personnelle de ce qu'il avait écrit.

³⁷ (Lafuma 533, Fr.Br. 331)

³⁸ Sabbat, 1996, p. 186. op.cit.

³⁹ (Lafuma 192, Fr.Br. 527)

⁴⁰ Pascal, 1963, p. 495. (Préface de l'édition de Port-Royal). op.cit.

Le mensonge (*Le Bucheron et Mercure*)

La vanité (*Le Cerf se voyant dans l'eau*)

« Ne point mentir, [...]

C'est le plus sûr : cependant on s'occupe

À dire faux pour attraper du bien.

Que sert cela ? [...] ⁴¹»

« Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;

Et le beau souvent nous détruit.

[...] ⁴²»

Ensuite, il ne faut pas oublier que les fables de La Fontaine réussirent non seulement à instruire, mais aussi à plaire les lecteurs. Le charme de son esprit et l'originalité de sa langue atteignirent les cœurs de ses contemporains et des lecteurs jusqu'à aujourd'hui. Comme Fumaroli l'affirme : « Lyrique par vocation, ce poète, dès sa première œuvre publiée, se montre capable non seulement de réalisme, mais d'une ironie de moraliste tempérée par le sourire⁴³. »

c. *La bienséance*

Un des aspects les plus importants du classicisme était la bienséance. Le langage devait être net et sans l'excès qui plaisait au Baroque ; mais en même temps sans les exagérations de la Préciosité. Les Classiques prisait le bon goût et la décence quant au choix de l'action, des personnages et des mots⁴⁴.

La manière d'écrire de La Fontaine fut beaucoup influencée par son ami Patru, un académicien de l'époque, qui lui avait enseigné « [...] la haine de la boursoufflure, la pureté rigoureuse de la langue, la sèche précision de la phrase, la fidélité aux modèles antiques⁴⁵. » Mais, pour écrire les *Fables*, La Fontaine alla plus loin et remplit les vers de ses fables avec des mots « français » créés par lui-même. L'originalité linguistique rendit à l'œuvre un succès immédiat.

Sans que le texte devienne bizarre ou déplaisant, La Fontaine réussit, d'une façon géniale, à mélanger le vieux et l'antique avec le nouveau et le moderne dans son ouvrage. La composition entre la culture grecque et la nouveauté linguistique rendit aux *Fables* une élégance sans pareille⁴⁶.

Malheureusement Pascal n'eut pas la possibilité de publier une œuvre aussi complète et si créative comme celle de La Fontaine. Les *Pensées* étaient intercalées par des textes étendus et

⁴¹ La Fontaine, 1954, p.116. op.cit.

⁴² La Fontaine, 1954, p.139. op.cit.

⁴³ Versailles, 1993, p. XIII (Préface par Marc Fumaroli). op.cit.

⁴⁴ Sabbat, 1996, p. 186. op.cit.

⁴⁵ Adam, 1954, p. 18. op.cit.

⁴⁶ Versailles, 1993, p. XLII (Préface par Marc Fumaroli). op.cit.

bien développés et des fragments incomplets et, parfois, incompréhensibles. Son neveu présuma dans la préface de l'édition de 1670 que cela fut la conséquence de la maladie prolongée et de la mort précoce de Pascal⁴⁷. Néanmoins, Ralph Heyndels présenta une autre possibilité pour qu'il y ait des pensées considérées fragmentées et imparfaites dans l'ouvrage de Pascal. Selon Heyndels, ces fragments ne pourraient jamais être plus développés puisqu'ils suivaient « les conditions esthétiques générales du classicisme⁴⁸ ». C'était une manière de Pascal de dire beaucoup de choses en peu de mots.

Non seulement les fragments, mais aussi l'ordre des pensées et des notes laissées par Pascal après sa mort étaient incompréhensibles aux yeux de ses contemporains. La publication des *Pensées* ne suivait pas l'ordre original, comme il n'était pas connu. Dans l'introduction des *Pensées* de l'édition de 1963, Louis Lafuma expliqua que c'était l'usage au XVIIe siècle de ne pas publier des ouvrages avant qu'ils puissent être considérés « parfaitement ordonnés », même si cela pourrait être contre l'ordre songé par l'auteur⁴⁹. Étienne le renseigna dans la présentation de l'œuvre de Pascal :

« [...] il ne faut pas s'étonner si, dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé son ordre et sa suite pour la distribution des matières. Comme on n'avait presque rien qui se suivît, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre ; et l'on s'est contenté de les disposer à peu près en la manière qu'on a jugée être plus propre et plus convenable à ce que l'on en avait⁵⁰. »

Bien que Pascal ait vécu avant l'époque du classicisme, il appartient au groupe d'écrivains classiques. Son style est original, comme celui de La Fontaine, mais d'une façon tout à fait différente. Les *Pensées* furent écrits comme des fragments et des textes courts, tandis que les *Fables* forment un recueil de poèmes diverses. Cependant, les deux réussirent également à capter l'attention des lecteurs pendant les années jusqu'à aujourd'hui.

⁴⁷ Pascal, 1963, pp. 497 (Préface de l'édition de Port-Royal). op.cit.

⁴⁸ Heyndels, 1985, p. 110. op.cit.

⁴⁹ Pascal, 1963, p. 493 (Présentation et notes de Louis Lafuma). op.cit.

⁵⁰ Pascal, 1963, p. 497 (Préface de l'édition de Port-Royal). op.cit.

IV. *Pensées* et *Fables*: une comparaison thématique

Soit la maladie⁵¹, soit la rêverie⁵², autant Pascal que La Fontaine vécurent dans un monde particulier distant de la société. Cette distance leur donna une perspective singulière sur la vie qui finalement leur mena à écrire respectivement les *Pensées* et les *Fables*. Le premier choisit le chemin de la philosophie et de la religion ; le dernier se dédia aux fables et à la morale. Néanmoins, les deux s'engagèrent également à critiquer le monde autour d'eux.

Quant à la façon d'exprimer leurs pensées, Pascal était d'une grande franchise, tandis que La Fontaine s'engagea à cacher son message dans les vers de ses fables. À la fin, les deux réussirent à captiver l'intérêt et à bouleverser leurs lecteurs. Aussi bien l'un que l'autre manifestèrent dans leurs ouvrages le dégoût pour la pensée du peuple et l'aversion pour la manière comment les forts et les puissants appliquèrent la justice.

a. *La critique envers la société*

En observant le comportement des gens autour d'eux, Pascal et La Fontaine furent capables d'analyser d'un point de vue impartial, mais en même temps, attentifs aux petits détails. Scandalisés par la conduite générale du peuple, l'attitude des uns envers les autres, et l'ignorance de la majorité quant à la politique, aucun d'eux ne se retint de faire des annotations sur les résultats des observations.

Un fait qui intrigua également les deux écrivains était la manipulation qui les puissants faisaient sur le peuple. En savant que la plupart des gens était facilement mystifiée, le roi et ses ministres utilisaient des différentes stratégies pour montrer leurs positions dans la société. Aussi bien Pascal que La Fontaine décrivirent dans leurs œuvres l'effet que l'apparence avait sur le peuple:

(Pensées)

« La coutume de voir les rois accompagnés de gardes,
de tambours, d'officiers et de toutes les choses qui
ploient la machine vers le respect et la terreur fait que
leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ses
accompagnements imprime dans leurs sujets le respect
et la terreur parce qu'on ne sépare point dans la pensée

(L'Âne vêtu de la peau du lion)

« De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.

⁵¹ Heyndels, 1985, p. 102. op.cit.

⁵² Adam, 1954, p. 9. op.cit.

leurs personnes d'avec leurs suites qu'on y voit
d'ordinaire jointes. Et le monde qui ne sait pas que cet
effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une
force naturelle. Et de là viennent ces mots : le
caractère de la divinité est empreint sur son visage,
etc⁵³. »

Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance⁵⁴. »

Ils remarquèrent aussi que la mentalité du peuple n'était pas tout à fait différente de celle des gouvernants. Au contraire, les deux observateurs s'indignèrent de voir que les plus modestes étaient capables de faire l'impossible lorsqu'il y avait une opportunité de s'enrichir ou de s'élever dans la pyramide sociale. La nécessité des hommes de toujours être supérieurs fut représentée par la fable *La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf* de La Fontaine et mentionnée plusieurs fois par Pascal dans ses *Pensées* :

(*Pensées*)

« Prince à roi plaît pour ce qu'il diminue sa qualité⁵⁵. »

« La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse. Et ce fondement est admirablement sûr, car il n'y a rien de plus que cela, que le peuple sera faible. Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse⁵⁶. »

(*Fables*)

« Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : 'Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? dites-moi. N'y suis-je point encore ?
– Nenni. – M'y voici donc ? – Point du tout. – M'y
voilà ?
– Vous n'en approchez point.' La chétive péclore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
Tout petit prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis veut avoir des pages.⁵⁷ »

⁵³ (Lafuma 25, Fr.Br. 308)

⁵⁴ La Fontaine, 1954, p.131. op.cit.

⁵⁵ (Lafuma 636, Fr.Br. 42)

⁵⁶ (Lafuma 26, Fr.Br. 330)

⁵⁷ La Fontaine, 1954, pp. 32. op.cit.

Plusieurs autres aspects de la société du XVII^e siècle bouleversèrent Pascal et La Fontaine. Ils écrivirent sur la vanité, l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme etc. Les deux se dédièrent à annoter tout ce qu'ils trouvaient déplorable chez le peuple. Mais rien ne les déplaisait plus que la faiblesse de la justice et l'injustice des forts et puissants sur les faibles dépossédés. Différentes pensées et fables furent consacrées à ce thème vulnérable et discutable.

b. La force et la justice

« La raison du plus fort est toujours la meilleure. », écrivit La Fontaine dans le premier vers de la fable *Le loup et l'agneau*⁵⁸. En racontant l'injustice vécue par l'agneau qui rencontra un loup affamé, La Fontaine décrit ce qu'il avait observé dans sa propre société. Avec la fable, il montra au lecteur que la force déterminait qui avait la raison, sans que le faible puisse se justifier ou se défendre. De la même façon, le fort avait plus de droits que le faible, comme il mentionna dans la fable *Le génisse, la chèvre et la brebis, en société avec le lion* :

<p>« La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis Avec un fier lion, seigneur du voisinage, Firent société, dit-on, au temps jadis, Et mirent en commun le gain et le dommage. Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris. Vers ses associés aussitôt elle envoie. Eux venus, le lion par ses ongles compta, Et dit : ‘ Nous sommes quatre à partager la proie.’ Puis en autant de parts le cerf il dépeça,</p>	<p>Prit pour lui la première en qualité de sire : ’Elle doit être à moi, dit-il, et la raison, C’est que je m’appelle Lion : A cela l’on n’a rien à dire. La seconde par droit me doit échoir encor : Ce droit, vous le savez, c’est le droit du plus fort. Comme le plus vaillant je prétends la troisième. Si quelqu’une de vous touche la quatrième, Je l’étranglerai tout d’abord⁵⁹. »</p>
--	---

Avec l'intention de comprendre ce phénomène curieux, Pascal élaborait diverses pensées comme une tentative de trouver l'origine et le motif de cette absurdité. Il médita sur la raison du plus fort et réfléchit sur les lois d'un pays. Plusieurs fois il conclut que l'injustice n'existerait pas si le peuple se questionnait avant d'obéir les ordres des supérieurs. Mais, en même temps, il n'oublia jamais que la force appartenait à la nature humaine et que la justice était malheureusement faible et contredite :

⁵⁸ La Fontaine, 1954, p. 39. op.cit.

⁵⁹ La Fontaine, 1954, p. 35. op.cit.

« Injustice.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là voilà toute sédition prévenue, si on peut faire entendre cela et que proprement (c'est) la définition de la justice⁶⁰. »

« Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires et la pluralité aux autres. D'où vient cela ? de la force qui y est.

Et de là vient que les rois qui ont la force d'ailleurs ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

Sans doute l'égalité des biens est juste mais.

Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force. Ne pouvant fortifier la justice on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble et que la paix fût, qui est le souverain bien⁶¹. »

Pascal et La Fontaine partageaient la même opinion quant à la décadence de la société et l'abus de la justice par la force. Cependant, tandis que celui-ci développa ses pensées dans les fables, celui-là l'exprima d'une manière explicite et directe. Les deux voulaient toucher le lecteur, mais leurs objectifs principaux étaient différents. Le premier écrivit une œuvre qui éclairerait le christianisme pendant que le dernier publia un recueil de fables qui plairait au lecteur.

c. *Le philosophe et le fabuliste*

Croyant la plupart de sa vie, Pascal trouva dans la religion chrétienne la source d'inspiration pour écrire ses *Pensées*. Il écrivit avec ferveur sur l'amour de Jésus Christ et la rédemption éternelle. Quelques parties de l'Écriture furent citées comme exemple du pouvoir de Dieu et la faiblesse de l'homme. Selon lui, la solution pour les problèmes dans la vie se manifesta dans la foi en Christ et l'humilité.

Nonobstant, les *Pensées* s'agissaient d'autres questions hormis le christianisme. Pascal intercala les chapitres et les fragments qui concernaient la religion avec des pensées profanes. Il était conscient de son époque et ne se gênait pas de critiquer ce qu'il considérait déplorable et de défendre son opinion. Pour cette raison, son ouvrage fut considéré d'abord comme un recueil des *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets*⁶².

⁶⁰ (Lafuma 66, Fr.Br. 326)

⁶¹ (Lafuma 81, Fr.Br. 299)

⁶² Pascal, 1963, p. 500 (Préface de l'édition de Port-Royal). op.cit.

Sa manière de s'approfondir dans chaque sujet était digne d'un philosophe. Pendant sa vie, il avait pris contact avec Descartes⁶³ et lu aussi bien les écrits philosophiques antiques que les contemporains. Dans les *Pensées* il nomma non seulement Descartes, Platon et Aristote, mais aussi Montaigne⁶⁴, qui ne le plaisait guère. Pour cela, Étienne Périer est de l'avis que Pascal s'adressa d'abord aux philosophes⁶⁵.

Quant à La Fontaine, l'écriture était son soutien. Pour lui, il était important que les *Fables* fussent appréciées par ses contemporains pour des raisons financières. Après l'arrestation de Foucquet, La Fontaine endura plusieurs années de condition pécuniaire instable. La publication du premier recueil des *Fables* en 1668 fut essentielle pour lui, et son succès le motiva à écrire d'autres recueils.

Écrivain par cœur et amateur de la langue, La Fontaine se présenta au monde avec ses *Fables* comme un artiste linguistique. Il osa expérimenter avec la langue et créer de nouvelles expressions sans exagérations⁶⁶. Pour écrire son œuvre, il utilisa des mots anciens avec des mots régionaux, en les choisissant avec beaucoup de soin. À la fin, il finit son ouvrage par créant un langage propre et unique⁶⁷.

Aussi bien Pascal que La Fontaine furent deux grandes têtes du XVII^e siècle. Le premier était un philosophe qui divulgua le christianisme. Le dernier, un fabuliste qui jouait avec les mots. Mais tous les deux se montrèrent censeurs et critiques du monde où ils vécurent, du pays où ils habitèrent et du peuple à qui ils appartenaient.

⁶³ Adam, 1951, pp. 224. op.cit.

⁶⁴ (Lafuma 409, Fr.Br. 220)

⁶⁵ Pascal, 1963, p. 495 (Préface de l'édition de Port-Royal). op.cit.

⁶⁶ Adam, 1954, pp. 43. op.cit.

⁶⁷ Versailles, 1993, pp. LIII (« La langue de La Fontaine » par Anatole France). op.cit.

V. Conclusion

La comparaison entre des textes philosophiques et un recueil de fables est fascinante. Influencées par la vie et les événements du XVIIe siècle, les *Pensées* et les *Fables* sont deux œuvres représentatives de l'idéal classique. Leurs auteurs, Pascal et La Fontaine, furent deux grands critiques de la société et leurs observations furent préservées dans leurs ouvrages. En même temps qu'ils étaient éloignés du monde, ils entrèrent en contact avec la mentalité et les valeurs de leurs contemporains.

La fréquentation des salons et l'accointance avec des précieux leur ouvrirent les yeux à la vanité humaine. De la même façon, les textes du saint Augustin et la philosophie janséniste de Port-Royal inspirèrent aussi bien les pensées de Pascal que de La Fontaine. Leur vision de la vie et de l'être humain devint plus négative et exigeante. La pensée libre ne les intéressa jamais, mais leur révéla de toute façon une manière différente de vivre et d'endurer les problèmes quotidiens.

Désillusionnés par la décadence qu'ils voyaient dans leur société, les deux écrivains prirent leurs plumes et écrivirent sur la déshonnêteté et l'injustice des hommes. L'un exprima ses pensées explicitement dans un texte philosophique, tandis que l'autre les développa dans ses fables. Mais les deux trouvèrent de l'inspiration chez les écrits anciens et les utilisèrent comme des références. Ils présentèrent également l'image de ce qu'ils trouvaient être l'idéal humain et n'oublièrent pas l'importance de plaire au lecteur avec la langue et l'esprit.

Finalement, on peut conclure que les *Pensées* et les *Fables*, quoique différentes en générale, ont la même essence. D'abord, les deux œuvres furent fruits du contact de leurs auteurs avec la mentalité et les valeurs du Grand Siècle. Ensuite, aussi bien Pascal que La Fontaine écrivirent leurs œuvres en suivant les règles classiques, conscients du leur langage et de leur message. Enfin, les *Pensées* de Pascal et les *Fables* de La Fontaine sont deux ouvrages originaux remplis de ressemblances.

Bibliographie

Sources

LA FONTAINE Jean de, *Œuvres complètes I – Fables, contes et nouvelles*, « Livres I-VI », Gallimard, Paris, 1954.

PASCAL, *Œuvres complètes*, « Pensées », Seuil, Paris, 1963.

Ouvrages consultés

ADAM Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle – Tome II. L'Époque de Pascal*, del Duca, Paris, 1951.

ADAM Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle – Tome IV. L'Apogée du siècle. La Fontaine, Racine, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné*, del Duca, Paris, 1954.

HEYNDELS Ralph, *La pensée fragmentée – Discontinuité formelle et question du sens*, Pierre Mardaga, Bruxelles, 1985.

SABBAT Helene, *Littérature 2de : Textes et méthode*, Hatier, Paris, 1996.

VERSAILLE André, *Jean de La Fontaine – Œuvres – Sources et Postérité d'Ésope à l'Oulipo*, Complexe, Bruxelles, 1995.